

L'étrange périple de Peter Lodge

© Jean-Louis Le Breton 1982

Je m'appelle Peter Lodge et je suis un humaniste. Cette noblesse d'idées n'est pas l'héritage d'une éducation bourgeoise, mais plutôt une vision personnelle du Monde.

Je suis né à Sheffield dans le Yorkshire. Loin d'avoir connu la misère, j'ai pourtant été élevé simplement. Mais grâce à un don naturel pour les études j'acquis rapidement les connaissances nécessaires à faire de moi un très bon ingénieur. A vingt cinq ans, je trouvai donc du travail dans un atelier de recherche près de Rhoterham.

Cela me procura un confort matériel qui me délivra des soucis de l'existence. J'étais très correctement intégré dans l'Establishment. La voie de mon avenir était toute tracée, et avec un peu d'astuce je pouvais prétendre bâtir une petite fortune grâce aux brevets que je déposais régulièrement. La sidérurgie n'était alors qu'une industrie nationale peu développée, bien que des usines aient poussé comme des champignons dans tous les quartiers ouest de Sheffield.

En quelques années le paysage de mon enfance changea. Ce qui avait été une jolie campagne céda la place à des chantiers lugubres et des petits cottages sinistres. Je commençais à détester mon siècle.

J'aurais pu à ce moment là prendre une compagne. Peut-être pour plaire à mes voisins, les Watkins, dont la fille Sabrina me rendait régulièrement visite. Mais ayant perdu mes parents assez tôt je m'étais quelque peu enfermé dans une vie de célibataire. Je lisais beaucoup et négligeais parfois mon apparence vestimentaire. Jusqu'à mon éternel costume en belle serge qui avait frotté les bancs de l'université et me faisait encore usage.

Comment donc expliquer ce brusque changement qui intervint dans ma vie? Quel démon malin m'ouvrit un jour les yeux sur mon existence et sur le Monde?

Je me souviens m'être levé un matin d'octobre 1830 et, comme à l'accoutumée, avoir préparé un breakfast traditionnel de bacon et d'œufs frits. Ma maladresse alliée au désordre de la cuisine me fit verser le contenu de la poêle sur la table. Je poussai un juron en contemplant l'étendue du désastre. Je m'étais brûlé une phalange et le bas de ma manchette était tâché d'huile. Mais il y avait pire encore. un très bel Atlas que j'avais abandonné là. par négligence avait, lui aussi, subi des dommages.

Je l'essuyai avec un torchon, ce qui ne fit qu'accentuer l'ampleur du désastre. Je pris un siège pour le feuilleter.

Quelques heures plus tard, j'étais toujours dans la cuisine et j'avais parcouru la moitié du globe. Cela avait été une révélation. Je contemplai les cartes de ces pays aux noms mystérieux avec une curiosité nouvelle. le Zambèze, le Congo, le Tonkin, le Siam, le Souaziland... Tout cela sonnait comme une musique nouvelle à mes oreilles. J'explorai les mers et les océans. Comment avais-je pu ignorer que le Monde était si vaste ? Et pourquoi aurais-je dû passer ma jeunesse au fin fond d'une Angleterre humide et sombre ? Je décidai de voyager.

En dépit de cette soif soudaine d'aventure et ce rejet de mon époque, j'avais accumulé au cours de ma vie de forte velléités d'indépendance et je ne crains pas de dire que je me considérais comme un individualiste forcené. Lorsque Sabrina passait me voir, je ne supportais pas de la voir tourner insouciant au beau milieu de mes affaires. Elle rangeait par ci, époussetait par là et se comportait déjà comme s'il était acquis qu'elle serait ma femme. Malgré la tendresse que j'éprouvais à son égard, cela me déplaisait. « Vous êtes beaucoup trop dispersé, Peter », me reprochait-elle. .

Il fallait que je parte. Pourtant cette idée m'ennuyait. Je m'imaginai mal brinqueballé sur des routes cahoteuses, dans des diligences inconfortables qui me mèneraient à un port de la côte sud. De là, sans doute Portsmouth, j'embarquerais à bord d'un navire. Le fait de passer de longs mois à errer sur un pont ne m'enchantait guère. Je devais trouver une autre solution. Il me fallait tout, tout de suite et tout seul. J'étais un voyageur exigeant. Mais je voulais connaître le Monde comme un observateur impartial.

C'est alors que je conçus de fabriquer un véhicule personnel qui me permettrait de voyager sans contraintes. Je me mis rapidement au travail et je transformai la cave du cottage en atelier. J'élaborai plusieurs plans qui trouvèrent rapidement le chemin de la corbeille. Il me fallait des idées nouvelles. J'en trouvai dans "The Scientist", une revue savante de tirage confidentiel. Deux professeurs de grande notoriété s'y querellaient sur l'hypothèse d'un engin capable de voyager dans l'espace et dans le temps. A cette époque, plusieurs dizaines de modèles furent construits en grand secret par des ingénieurs dont l'unique souci était de déposer le brevet d'exploitation avant les autres.

Mes motivations étaient différentes. Je travaillais pour moi. Je profitai de mon emploi pour faire usiner quelques pièces nécessaires à mon projet. Les travaux avançaient vite. La machine n'était jamais qu'un obstacle qui retardait ma quête principale: assister au spectacle fantastique de l'évolution de l'Humanité. Je décidai de franchir cet obstacle coûte que coûte et j'y parvins en mettant au point mon engin. Nous étions alors en 1835 et les portes de l'Avenir m'étaient grandes ouvertes. J'étais heureux, mais sans fierté puisque je n'avais pas l'intention de communiquer mon invention à la Science. Il me restait à déterminer OU et QUAND mon premier voyage me porterait. Je répétais donc le geste mille fois pratiqué par tous les explorateurs : je pointai le doigt sur un globe que j'avais fait tourner sur son axe, tout en me cachant les yeux de l'autre main.

Le destin choisit pour moi et mon index désigna une île, non loin de l'archipel des Comores, à l'ouest du canal du Mozambique. Je tenais mon endroit. Il me restait à déterminer la date. Je décidai d'aller résolument dans le futur en franchissant d'emblée un bond d'une centaine d'années. J'inscrivis "1935" sur le cadran de l'engin. Un soir sans lune, j'actionnai quelques manettes dans la pénombre de la cave. Je verrouillai le vantail latéral de la machine. Et tout fonctionna comme prévu.

Je m'appelle Peter Lodge et je suis un humaniste.

Je pris conscience de cet état lors de mon premier voyage. Pour aller au fond des choses, j'avais décidé de ne pas me presser et de noter mes observations. Mon véhicule se posa non loin d'un marais. A ma droite une sombre montagne s'élevait, couverte d'une végétation luxuriante entrecoupée de coulées de basalte et de nappes de lave ne laissant aucun doute sur le caractère volcanique de l'île. Une chaleur humide et moite m'enveloppa. Ce fut mon premier contact avec l'extérieur. J'eus quelques difficultés à résoudre les problèmes de première nécessité mais je me débrouillai assez bien. En sautant dans l'avenir j'avais imaginé trouver le confort et la civilisation. Ils ne s'étaient pas étendus jusque là. Je n'étais peut-être pas allé assez loin dans le temps.

Où bien le monde civilisé se trouvait à portée de la main et je n'en savais rien. Je décidai de partir en exploration.

J'eus bientôt mon premier contact avec les Hommes du Futur. J'avais beaucoup peiné en traversant un marécage infesté d'insectes agressifs. C'est dans la plaine que je les vis. J'étais embusqué lorsque trois individus passèrent près de moi en courant et gesticulant. Ils ne m'avaient pas remarqué, préoccupés qu'ils semblaient être par un problème urgent dont je ne soupçonnais pas la nature.

Je les observai, et je dus constater qu'ils avaient tout à fait l'allure de sauvages : une peau olivâtre, des cheveux noirs, gros et raides. Ils étaient dépourvus de barbe mais leur lèvre supérieure s'ornait d'une longue moustache drue. Leurs yeux légèrement en amande trahissaient une origine mongolique confirmée par un nez droit, court et un peu aplati. Ils étaient légèrement prognathes et leur taille ne dépassait pas cinq pieds quatre pouces. Tous les trois portaient des pagnes et n'étaient pas armés. Cela m'encouragea à me découvrir.

J'émergeai de mon bosquet en raclant le fond de ma gorge afin de manifester ma présence. Ils se tournèrent vers moi et parurent stupéfaits. Je ne l'étais pas moins qu'eux. Je leur adressai la parole en souhaitant qu'ils puissent me comprendre. Après tout mes compatriotes avaient sillonné cette région du globe un siècle plus tôt, et il eût été étonnant que la langue anglaise leur soit complètement étrangère.

- Pardon messieurs, pourriez-vous m'indiquer la ville la plus proche?
Visiblement soulagé, celui qui paraissait le plus vieux s'approcha de moi.
- Vous pas Français? me demanda-t-il.
Pour autant qu'elle fut, la question me parut saugrenue.
- Ma foi, non. Mon nom est Peter Lodge. Je suis Anglais et voyageur.
- Par la reine Rafohy, s'écria le sauvage, vous bienvenu !

Il fit un signe à ses congénères qui hochèrent la tête, rassurés. Je les remerciai de se montrer aussi affables et je réitérai ma demande : où pourrais-je trouver une ville ou un village? Un lieu pour m'abriter et observer le Monde. Aussitôt leurs mines s'assombrirent comme le visage d'un enfant que l'on vient de rabrouer. Et dans leurs regards je sentis l'emprise d'une profonde panique.

- Village pas bon ! me dit le vieux. Français beaucoup, partout!

Sans vraiment m'inquiéter, ces paroles m'apportèrent d'abord un certain réconfort. Je n'avais jamais eu d'antipathie avouée pour nos voisins d'outre-manche. Et de savoir leur présence toute proche m'apporta un soutien et excita ma curiosité. Mais le vieux poursuivit son explication à grand renfort de gestes.

- Français mauvais ! Méchants ! Beaucoup mal...

Il s'ensuivit un long palabre mélangeant allègrement la langue de Shakespeare et un dialecte local. Je pris le temps de réfléchir et je me ravisai. Après tout je ne savais rien de la situation mondiale. En l'espace d'un siècle, beaucoup de choses avaient pu changer. Je savais que les Français étaient tatillons pour leurs colonies. Sans aucun doute avaient-ils placé cette île sous leur protectorat. Je frissonnai. Moi qui n'avais jamais mis les pieds en dehors des faubourgs paisibles de Sheffield ! Je ne connaissais de l'Histoire que ce que j'en avais lu dans ces gros livres à la tranche de cuir rouge entassés dans ma bibliothèque.

Deux questions primordiales me vinrent à l'esprit : quelles étaient en 1935 les relations entre Français et Anglais? Les Français avaient-ils évolué?

Je savais par ouïe dire qu'à Paris on pouvait rencontrer des gens charmants et cultivés. Mais je ne devais pas perdre de vue que cette réputation datait d'un siècle. Et tout bien considéré, nous étions fort loin de l'avenue des Champs Elysées. Par conséquent, la prudence s'avérait de rigueur. Je songeai par ailleurs que la plupart des colons étaient des aventuriers. Parfois des gens sans foi ni loi qui avaient cherché dans l'exil à refaire leur vie ou à effacer un passé trop chargé. Des individus qui ne s'encombraient pas de la morale. Bien sûr, il ne fallait pas généraliser, mais les chemins de la colonisation étaient envahis par ce genre d'individus. L'Histoire l'avait démontré maintes fois.

Quant à mes interlocuteurs qui n'étaient pas armés, leurs intentions paraissaient paciifiques.

- Vous venir avec nous ! Nous cacher vous. Français pas aimer Anglais!

Cette dernière remarque acheva de me convaincre. Plus tard, j'appris qu'une expédition française avait eu des démêlés avec quelques uns de mes compatriotes dont

le tort avait été d'établir un comptoir dans le port indigène de Mojangay. Plus de mille Français avaient débarqué avec tout le nécessaire pour mener à bien leur entreprise de colonisation. La trentaine de citoyens britanniques alors présents à Mojangay s'était élevée contre "l'invasion des grenouilles ».

Mais loin de l'Angleterre et sans soutien de la marine royale, ils avaient dû se plier à l'autorité de l'envahisseur. Ce qui s'était plutôt mal passé. Bien qu'une grande partie de l'expédition française ait succombé à des maladies diverses.

Je suivis les trois indigènes et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Je notai sur un petit carnet les coordonnées de mon engin sans en révéler la présence. La curiosité m'animait. J'avais soif de voir et de connaître. Sans mépris du danger, j'acceptai de prendre des risques.

Le plus âgé des sauvages répondait au nom de Roharo et sa tribu était celle des Hovos. C'est par lui que j'appris l'histoire de l'île. Plus tard, je consignai tout ces faits dans mes calepins qui ne tardèrent pas à être couverts d'une fine écriture. Et lorsque l'encre vint à me manquer, j'affûtai des mines de carbone. Roharo et ses amis me conduisirent à un campement sommairement élevé dans une clairière. Pour y accéder, nous parcourûmes un périple complexe. Roharo qui fermait la marche effaçait toute trace de notre passage avec beaucoup d'habileté. Des abris avaient été construits à la hâte. Mais des hommes travaillaient déjà à la construction de casemates.. Roharo m'expliqua:

- Français prendre hommes du village pour travailler beaucoup. Nous partir, nous cacher!

Ainsi donc en 1935, la colonisation battait encore son plein avec les mêmes méthodes barbares.

J'admirai l'habileté des maçons de fortune qui délaissèrent leur chantier lorsqu'ils m'aperçurent. Il y eut tout d'abord un mouvement de panique, puis Roharo leur expliqua que j'étais anglais. Leur naïve confiance me surprit. Pourtant ils avaient très bien compris l'antagonisme opposant les sujets de Sa Majesté à "ces cochons de Français". Les ennemis de leurs ennemis étant leurs amis, je fus traité comme un pacha. L'Angleterre m'est témoin que je n'avais pourtant jamais dit de mal des Français...

On me logea dans une hutte rectangulaire dont les parois odorantes étaient formées d'un entrelacs de branches et de feuilles de palmiers. Roharo m'expliqua que les fenêtres étaient tournées vers l'ouest à cause du vent qui soufflait du sud et de l'est.

Assis sur un coffre en jonc, je méditais. L'avenir ressemblait étrangement à la préhistoire. Dehors, je pouvais voir des femmes piler du riz dans un mortier et boucaner de la viande sur un gril de forme étrange que les indigènes nommaient "salaza". Tout ces gens vaquaient paisiblement à leurs occupations, comme en dehors du temps.

Je restai quelques jours parmi eux. Je compris à quel point ils étaient fiers et soucieux de leur indépendance. Roharo m'apprit que les Français avaient construit de grandes fermes modèles dans la plaine, où ils obligeaient les Hovos à travailler. C'est pour cette raison que quelques tribus, dont celle de Roharo, avaient fui vers le centre de l'île.

Au bout de quelques temps, j'éprouvai le désir de partir. Le régime alimentaire des Hovos ne me convenait pas parfaitement, et j'étais las du riz, du manioc et des ignames. Je voulais rencontrer ces Français et voir un mode de vie plus civilisé. J'exposai mes intentions à Roharo qui tenta de me dissuader. Il était le seul à connaître quelques rudiments d'anglais et ma présence au campement accentuait son prestige.

- Vous pas là-bas! Français mauvais! Bâtons de feu !

Mais ma décision était prise. Je devais voir la civilisation du futur. Je brûlais de rencontrer ces colons, de leur parler, de prendre connaissance des progrès de la science. Il me fallait voir ces hommes d'avenir, dont j'étais l'aîné d'un siècle!

Mon séjour chez les Hovos m'avait apporté l'amitié de Roharo. Je pouvais donc jouer un rôle de médiateur. Il fut décidé d'organiser une petite expédition vers le port de Mojanga. Roharo m'accompagnerait avec deux de ses hommes et ils me laisseraient à la frontière de la forêt et des champs cultivés, qu'ils nommaient « Savoka » dans leur dialecte..

Après avoir réfléchi, je jugeai que partir au hasard avait été une erreur de ma part. Je me promis de mieux réfléchir à mon prochain départ. Par conséquent, après avoir vu ces Français, je partirai pour un autre lieu et un autre avenir. Mais j'essaierai de choisir un lieu plus "moderne".

Roharo et ses compagnons m'ouvrirent la voie au travers des sous-bois de fougères et de palmiers nains. Mais au fur et à mesure que nous progressions, je sentais l'angoisse sourdre parmi eux. Finalement, bien avant l'orée de la forêt, les deux indigènes refusèrent d'avancer plus avant. Ils palabrerent longuement avec Roharo. Ce dernier accepta de poursuivre pendant que les autres l'attendraient. C'était une preuve de courage.

- Français pas bons ! me dit Roharo.

Malgré ces injonctions, nous poursuivîmes notre route.

A deux, cette fois. Notre chemin déboucha sur des terres défrichées et brûlées mais qui n'étaient pas encore cultivées.

Il n'y avait plus d'abri possible et Roharo ne cessait de se retourner, anxieux. Je lui fis comprendre qu'il n'était pas nécessaire de m'accompagner plus loin et que, sorti de la forêt je me débrouillerai seul pour rallier Mojangay. Mais Roharo était orgueilleux. Nous marchâmes longtemps. en silence. Jusqu'à ce qu'un bruit étrange me vint aux oreilles.

Roharo qui avait également entendu manifesta soudain une grande peur. Je vis des gouttes de sueur perler à son front et il agrippa mon bras pour me tirer en arrière. Je refusai de rebrousser chemin. C'est alors qu'apparut dans notre champ de vision une étrange machine fumant et pétaradant. Une automobile ! Elle brillait sous le soleil et la forme de sa carrosserie me stupéfia. Elle brinqueballait et cahotait dans un bruit d'enfer. J'étais fasciné par la beauté et l'allure de l'objet. J'avais devant les yeux une preuve mécanique du progrès ! En cent ans l'Humanité avait créé une automobile superbe et sophistiquée alors que nous en étions aux balbutiements de la vapeur. Ma propre machine à voyager dans le temps me parut bien laide en comparaison. J'avais négligé le confort et l'esthétique pour aller au plus vite. Mais patiemment les hommes avaient amélioré leurs modèles. Je ne doutais pas un instant que ce véhicule puisse voyager à la fois dans l'espace et dans le temps avec un confort autrement supérieur à ce que j'avais pu concevoir.

C'est donc très ému que je fis de grands signes de la main. Il s'agissait d'une rencontre historique. Le modeste précurseur que j'étais avec des hommes du futur ! Le choc de deux civilisations si proches et si différentes. Le trait d'union de l'Humanité avec son passé vivant ! Mon cœur se gonfla d'un orgueil incontrôlé et je sentis le calme me quitter.

Un coup de feu tiré de la voiture me ramena à la réalité. Une balle siffla à mes oreilles et arracha l'épaulette droite de ma redingote. Je rentrai instinctivement la tête entre les épaules et je cherchai bêtement un abri du regard. Le pauvre Roharo s'était jeté à terre, et il s'agrippait à mes pantalons en poussant des cris.

Quelques instants plus tard, l'automobile nous avait rejoints. Trois français au teint couperosé en descendirent avec des fusils à la main. Ils portaient des casques coloniaux en moelle de sureau qui leur descendaient jusqu'aux oreilles. Ils arboraient d'étranges vareuses en toile croisée qui forcèrent mon admiration, malgré leur comportement agressif. Quelques notions de français me permirent d'engager la conversation.

- Messieurs, je me présente : Peter Lodge, citoyen britannique...

Ils éclatèrent d'un rire vulgaire dont j'étais la cause.

- Ah vise l'Angliche, René !

- Sûr qu'il sort d'un bal masqué...

- Même qu'il a encore sa danseuse à ses pieds, pas vrai Sylvère ?

Cette dernière remarque faisait allusion à Roharo, toujours accroché à mes basques. J'eus le sentiment confus d'une incompréhension mutuelle. Je tâchai de réunir tout mon vocabulaire.

- Je suis un voyageur comme vous, et j'arrive de Sheffield en 1835 !

Leurs rires redoublèrent, roulant comme de violentes cascades du fond de leurs poitrines. Entrecoupés de hoquets. Des rires d'hommes saouls. D'ailleurs ils empestaient l'alcool bon marché. Je commençai à m'inquiéter sérieusement et à me poser des questions sur la véritable nature du progrès. J'essayai de tergiverser, mais en vain. Impossible de discuter avec des individus aussi éméchés. Tout pouvait arriver. Il fallait rester calme.

- Alors l'Angliche, tu nous dances une gavotte?

Ils tirèrent quelques coups de feu à terre et les balles vinrent ricocher à nos pieds. Roharo s'était levé et bondissait sur place comme si le sol eût été brûlant. A la plus grande joie des Français qui ne cessaient de rire. Un rebelle et un Anglais, c'était plus qu'il n'en fallait pour s'assurer de la distraction pendant un bon moment et à moindre frais. Le jeu dura un temps, mais ils se lassèrent devant mon refus de "danser" comme ils disaient.

Roharo était mortifié et j'attendais immobile que ce bruit d'enfer cessât. Excités par l'odeur de la poudre, les Français prirent Roharo violemment à parti. Des insultes tout d'abord, dont la plupart échappèrent à ma compréhension. Puis me repoussant violemment, ils le rouèrent de coups sans plus se préoccuper de ma présence.

C'était plus qu'un honnête homme pouvait en tolérer et mon indignation l'emporta face à ces individus veules et grossiers. Je mis en pratique les quelques rudiments de lutte que j'avais acquis à l'université. Leur état d'ivresse contribua largement à me permettre de prendre le dessus. Je boxai les deux premiers avec mes seuls poings et j'estourbis le troisième avec la crosse de son propre fusil.

Pendant que Roharo se remettait de ses émotions, j'inspectai l'intérieur de leur véhicule et je ne résistai pas au plaisir de m'asseoir à la place du conducteur. J'éprouvai alors un vif sentiment d'émerveillement mêlé de dégoût.

Je regardais toutes les commandes sans comprendre vraiment à quoi chacune d'entre elles pouvait correspondre. Je notais l'absence d'horloge temporelle. Sans doute leurs systèmes étaient beaucoup plus sophistiqués. Mais je ne pouvais m'empêcher de songer que ces hommes du futur avaient mis leur génie au service de la brutalité. Je refusais intellectuellement d'admettre ce fait. Il devait y avoir ailleurs des hommes cultivés, raffinés, sensibles. Je ne pouvais me résoudre à concevoir l'avenir de l'Homme autrement que par la liberté de tous les individus.

J'en conclus que je n'étais pas allé assez loin dans le temps. Les mentalités n'avaient pas suivi le progrès. Je décidai que mon prochain voyage me mènerait vers des contrées plus neuves, plus avancées. L'Amérique, peut-être. Ou bien l'Europe centrale...

Les cris de Roharo me tirèrent de ma rêverie.

- Nous partir! Pas rester là !

A contrecœur je quittai la banquette de l'automobile. De l'est nous parvinrent l'écho de coups de feu. Je contemplai un instant les trois hommes à terre et je jugeai plus prudent de décamper rapidement en suivant Roharo.

Ce soir là fut un soir de fête. Les Hovos nous accueillirent avec l'enthousiasme réservé au retour des « braves ».

Roharo raconta comment je l'avais tiré d'affaire en mettant ses adversaires au tapis. Les femmes avaient roulé leurs plus beaux "salakas" autour de leurs hanches rondes. Les Hovos sont d'excellents tisserands qui travaillent à merveille la fibre du raphia. Elles s'étaient parées d'anneaux d'or qui leur pendaient aux oreilles et leurs cheveux étaient ornés de peignes de corne pour les plus riches et de bois pour les autres. Je me sentais bien parmi ces gens simples et sages. Cette sensation m'émut. Malgré leur culture rudimentaire, ils manifestaient beaucoup plus de chaleur humaine et de sagesse que beaucoup de mes contemporains.

Roharo m'expliqua comment je devais participer à la "fatioha". Je lui avais sauvé la vie, et j'étais donc son frère de sang. Je me prêtai aux rituels de cette cérémonie avec dignité. Un vieillard nous incisa et nous échangeâmes notre sang. Je reçus des cadeaux, dont une amulette porte-bonheur qu'une femme me passa autour du cou.

J'étais bien chez les Hovos, mais ça ne pouvait pas durer. Tôt ou tard les Français organiseraient des expéditions punitives et cette pensée m'attrista. Pourtant, il fallait se rendre à l'évidence. Les Hovos étaient les derniers représentants d'une culture en voie de disparition. Bientôt les Français auraient imposé leurs "fermes modèles" sur toute l'île. Les tribus rebelles seraient balayées. Le christianisme remplacerait les dieux simples de la nature. Et les particularismes voleraient en éclats.

Je consignai toutes ces réflexions dans mon calepin. Déçu de cette première étape, je ne devais pas renoncer pour autant. Il me fallait désormais partir à nouveau. Reprendre le chemin de l'avenir. Suivre pas à pas les traces de l'Humanité. Pourtant, je restai confiant en l'Homme. D'ici à quelques générations, l'Etat Sauvage n'existerait plus, et les hommes se pencheraient sur leur passé avec intelligence. Ça ne pouvait que s'améliorer. Et il fallait que je sois témoin de ces événements.

C'était un soir de décembre 1935. Je quittai les Hovos à regret mais mon destin n'était pas d'interférer dans l'Histoire. Je me voulais simple spectateur. Je retrouvai ma machine à l'orée des marais. Elle me sembla encore plus laide que dans mon souvenir en comparaison de l'automobile des Français. Cependant, je grimpai dedans avec une certaine satisfaction. Dans quelques instants, j'en verrai de plus belles encore.

Quelles surprises me révélerait le futur ? Des machines volantes ? Plus de confort ? Plus de luxe ? Plus de liberté ? L'application des grands principes conçus par les philosophes et les penseurs de mon siècle ?

Il ne tenait qu'à moi de le savoir. Je décidai de me rendre en Europe. Cette fois, j'irai au cœur de la civilisation moderne. Quel pays, quelle ville choisir ?

Je repoussai l'idée de rencontrer des descendants de ma de ma propre famille. J'écartai l'Angleterre. Paris me tentait, mais les Français m'avaient échaudé. Il me fallait une belle capitale, ou une ville d'importance. Là où la culture coulait comme un sang neuf dans les veines d'un corps puissant.

Quand à l'année à choisir, je tournai les cadrans en laissant jouer le hasard, tout en prenant soin de ne pas m'éloigner trop brusquement de mon époque natale.

Je m'installai du mieux que je pus en rêvant de découvertes fabuleuses. Tout était prêt.

Je m'appelle Peter Lodge et je suis un humaniste.

J'ai confiance en la sagesse des hommes. Je sais qu'ils sauront préserver leur avenir et leurs libertés.

L'idée de ma destination me vint naturellement et je réglai toutes les manettes en conséquence. Je quittai l'année 1935 pour des jours que j'espérai meilleurs. Tout s'assombrit autour de moi. Cette fois, c'était décidé: je passerai Noël 1981 à Varsovie en Pologne...

Le 13 décembre 1981, le général Jaruzelski, Premier ministre polonais depuis février, également premier secrétaire du parti depuis octobre, constate que « le chaos et la démoralisation ont pris les dimensions d'une catastrophe nationale ». A minuit, « L'Etat de guerre » est proclamé.

